

Tes yeux

Ce matin, nous avons rendez-vous. Nous serons ensemble pour quelques heures. Je m'en réjouis, tant mon amour pour toi est grand, même si nos rencontres sont peu fréquentes. Je m'habille en vitesse, puis quitte mon domicile pour te rejoindre. Sur la route qui me mène à toi, j'écoute ces vieilles mélodies qui me parlent d'une époque où tu n'étais pas encore entrée dans ma vie. Une fois arrivée chez toi, je pénètre dans ta maison et me dirige vers la pièce où tu passes l'essentiel de tes journées.

Tu sembles ne pas remarquer ma présence. Tu ne me regardes pas quand je m'avance vers toi.

Mes mains sont froides et j'ai peur de caresser les tiennes. Je m'approche pour déposer un baiser sur ton front. Un par un, mes désirs s'acheminent vers toi. J'espère tellement quitter la lisière de ton retranchement.

Tu ne me regardes pas. Tu lèves les yeux au ciel, puis plonges ton regard sur les mains que tu agites en cadence. Je tente d'attirer ton attention pour t'arracher un sourire.

Je choisis dans tes morceaux de musique préférés, celui qui t'apaise quand l'un ou l'autre orage gronde sous tes paupières. Avec mon amour pour toi, en bandoulière, je m'assieds à tes côtés. Je voudrais tant te connaître. Affleurer à la surface de ta réclusion Franchir la frontière de ton monde et faire barrage à tes fragilités.

Tu ne me regardes toujours pas. Tes longs cils habillent tes yeux d'un soupçon d'indolence.

Oserais-je provoquer tes émotions. ? Nul ne sait si ton univers flotte dans le brouillard. Comment t'y rejoindre ? Je me sens comme amputée par tes absences qui agissent sur moi, à l'instar de ces membres devenus fantômes après mutilation.

Tu émetts deux, trois sons éraillés sans signification.

J'aimerais qu'ils disent tes secrets. Me laisserais-tu partager tes aspirations ?

Soudain, tes yeux s'arrêtent sur mon visage. La puissance de ton regard m'hypnotise. J'aime croire qu'il détecte ma détresse. Nous nous regardons un long moment. Le temps d'abolir la distance entre nous.

Au loin, une musique rythmée impose sa présence. Deux, trois notes aiguës te sortent un instant de ta cruelle claustration. Tu ébauches un sourire, quittes notre échange visuel et reprends le ballet de tes longs doigts, autour de tes lèvres, dans l'unique chorégraphie qui t'est accessible.

J'aimerais tant approcher ton monde. Pourrais-je un jour apprivoiser mon deuil face à ce qui ne viendra jamais.

Ton papa vient d'arriver. Pendant que je rejoins ta sœur, une autre de mes petites filles, il s'installe face à toi et à l'aide d'une seringue, distille ton repas dans la sonde qui te nourrit, jour après jour, depuis ta naissance.

Peyrat Michèle

Dissonance

L'auditorium de l'école de musique se remplit peu à peu, au gré des invités qui délaissent les extérieurs frais et fleuris pour la salle calfeutrée, tendue de velours rouge. Dans les coulisses, des notes éparses s'échappent des instruments à cordes ou à vent, composant une symphonie bien éclectique. Les doigts tremblent, les souffles peinent à maintenir la pression, les instrumentistes débutants ou confirmés s'apprêtent à affronter leur nouveau public.

Alma a revêtu une jolie robe blanche sans manche, ornée de dentelle ; la coquetterie lui est venue avec la musique, s’amuse à raconter sa mère. C’est un peu vrai ; pour aller au cours de madame Lefranc, elle aime se faire belle, elle a l’impression de mieux jouer. Enfin c’est ce qu’elle se raconte, ou plutôt qu’elle raconte à sa mère pour justifier son changement de tenue et un peu de maquillage avant chaque leçon. Et ça marche semble-t-il ! Elle a si bien progressé cette année qu’elle a pu intégrer la classe qui prépare des duos pour la fête de ce jour.

À côté d’elle, son binôme aussi se prépare. Alex a mis une chemise bleu pastel, accordée à ses yeux, avec un pantalon noir et ça lui va terriblement bien. C’est bien la première fois qu’elle le voit si bien habillé, d’habitude il est genre jean bien fatigué et sweat à capuche informe. Personne ne le sait, sauf Jeanne sa meilleure amie, c’est pour jouer avec lui qu’elle a tant travaillé cette année, un crush quoi ! Ça ne se commande pas, ça vous tombe dessus et on doit vivre avec. Alors aujourd’hui est arrivé LE moment tant attendu, celui où tout le monde les verra jouer ensemble, si beaux et si bien accordés, un vrai couple.

Alex, quant à lui, est concentré, intensément. Se produire sur scène, même dans le contexte d’une école de musique, c’est le début de son rêve, de façon modeste mais réelle, alors il ne va pas boudier son plaisir. L’enseignante le stimule depuis le jour où il a mis le pied dans son cours ; elle a immédiatement repéré le potentiel de l’enfant et les années lui ont donné raison. À quinze ans, il a déjà acquis une maturité qui force le respect et il élabore maintenant des projets d’avenir, où la musique occupe toute la place.

Madame Lefranc, non seulement professeur de violon mais directrice de l’école de musique, orchestre l’audition en experte. Ça tient tout autant de l’examen de fin d’année que de la fête, cela doit se sentir, rigueur et gaieté sont au programme. Les petites classes sont passées avec leur cortège de charmants canards et applaudissements nourris ; les parents sont relax, leur progéniture a assuré. La deuxième partie prévue met à l’honneur les formations : duos, trios et petits orchestres vont se produire.

Dans les coulisses, Alma, rêveuse, caresse les cordes de son violon, libérant des notes comme les perles d’un collier. Elle vient de répéter son duo avec Alex, pour la millième fois lui semble-t-il. Elle n’est pas fatiguée mais impatiente, dans l’attente de son apothéose. Son partenaire est anxieux, le trac fait parti de son être dès qu’il approche d’une scène. On lui a dit que c’était normal, que c’était le signe du talent. Pour l’heure, il se force à respirer calmement et boit un peu d’eau pour dénouer sa gorge. Il apprécie jouer avec la jeune fille ; au long de l’année il a appris à la connaître, il la sait sérieuse et appliquée dans son jeu et c’est l’essentiel pour lui.

Une demi-heure plus tard, le dernier arpège finit de résonner et le public enthousiaste salue la performance des deux jeunes musiciens. Alma, les joues rosies, est au bord des larmes ; l’émotion a été si forte ! Elle dédie le peu d’énergie qui lui reste à contenir le flot qui menace et à présenter bonne figure. Alex, les yeux brillants, regarde le public avec adoration ; c’est pour des moments comme celui-là qu’il veut vivre, même si ceux qui précèdent lui tordent les entrailles. Madame Lefranc, dans son rôle de présentatrice, s’avance avant que le jeune couple ne quitte la scène ; tout sourire, elle attend que les applaudissements se tarissent, puis prend la parole :

— J’ai le plaisir de vous annoncer, à vous tous et à Alex, qui l’ignore encore, qu’il a obtenu une bourse pour poursuivre ses études musicales comme il le souhaite. Il intégrera donc en septembre une section spéciale à l’école des Virtuoses, loin de nous, mais pour le service de cet art que nous célébrons aujourd’hui. Nous te félicitons Alex et te souhaitons une belle carrière artistique !

Au milieu des acclamations nourries du public ravi, le chagrin d’Alma ne fait aucun bruit. La rivière de ses yeux déborde calmement, noyant les espoirs fragiles de l’adolescente. La musique lui a donné de vivre ce moment intense et longuement rêvé, mais se révèle être une maîtresse jalouse et possessive. Ignorant le drame qui se joue, Alex, ébloui de bonheur, tombe dans les bras de sa bienfaitrice avant de saluer de nouveau l’assemblée réjouie.

Élisabeth Guélaën

Voyage en arrière

Ce matin, le programme est simple : je vais visiter mes parents. Ils sont toujours dans la commune où ils m'ont éduqué, mais ils ont quitté leur maison et reposent dans le cimetière carré, au bord de la route centrale. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi cet emplacement ? J'ai toujours connu le cimetière au même endroit, sans jamais m'en soucier. Il faudrait sans doute remonter loin dans le temps pour comprendre ce que le Conseil municipal d'alors avait comme choix et pourquoi il a pris cette décision : le cimetière au milieu des habitations.

Voilà plus de quarante ans que j'ai quitté le village. J'y revenais pour les fêtes de famille ou de simples passages en quête des nouvelles, en filant tout droit vers la maison où j'ai grandi ; les autres rues, la grande route, les secteurs éloignés, je les ignorais depuis belle lurette. Aujourd'hui, j'ai le temps de flâner, de humer l'air du temps.

Mes pas m'entraînent près de la rivière. Les élus successifs des quarante dernières années se sont évertués d'aménager la rive : une voie sinueuse freine les voitures, quelques emplacements les laissent stationner, un ruban pour les vélos et les piétons. Si j'avais connu ces choses-là dans mon enfance, je serais peut-être devenu pêcheur ou cyclotouriste. Naguère, on ne trouvait là que des orties et des roseaux. Mes parents ne m'ont jamais autorisé à venir dans ce secteur, et je n'en avais aucune idée. L'endroit présente désormais un caractère calme, rassurant, reposant.

La minuscule chapelle, si je m'en souviens ? La rumeur disait que le cimetière d'origine entourait l'édifice, les tombes devaient être serrées et glisser dans le terrain en pente. Une fois par an, à l'occasion de la fête patronale, le curé voisin venait y dire la messe. Les trois quarts des paroissiens restaient dehors, les rares places assises étaient réservées aux officiels ou accaparées par les grenouilles de bénitier, arrivées dès que la porte s'ouvrait. La seule fois où les enfants avaient le privilège de s'y asseoir, c'était l'année de leur communion solennelle. La place a changé, elle aussi : le terrain est clos, interdit d'accès, un panneau rouge avertit du risque de chute, sans préciser si ce sont les pierres, les tuiles ou le clocher entier qui menacent de tomber.

Le petit chemin qui longe le monument en péril ramène dans la rue que j'empruntais, de la maison à la ferme, pour aller chercher le lait frais dans le bidon en fer blanc. Que de souvenirs avec ces promenades des quatre saisons, dans le vent, sous la pluie, la neige ou le soleil brûlant. Parfois je tardais de rentrer, à cause des mûres cueillies dans les buissons. De nos jours, le lait se vend en carton, pasteurisé, aseptisé, dégraissé, et j'en passe. Quand j'étais gamin, je le rapportais, sorti du pis de la vache, Maman le mettait à chauffer dans une casserole dédiée à cette tâche, avec un épais clapet qui prévenait le bouillonnement. Une grosse couche de crème se formait et, quand j'étais sage, j'avais le droit d'en prendre à la cuillère. Le goût m'en revient à la bouche.

J'arrive enfin dans la rue où la famille habitait. Les petits pavillons, tous semblables, ont le même âge que moi. Mes parents emménagèrent là, juste après ma naissance. Des voisins de ma jeunesse demeurent encore dans leurs maisons, ils demandent de mes nouvelles, alors que je préférerais parler d'autrefois, quand je me chamaillais avec leurs enfants, quand les familles se dépannaient sans manières, quand on trinquait à la nouvelle année, au retour des beaux jours ou à celui des congés. À l'époque, les discussions remplaçaient la télé, les coups de main se donnaient avant d'être demandés.

Au retour près du cimetière, j'ai la certitude que le village a évolué, en mon absence. Ses couleurs sont plus nettes, ses chaussées sont plus propres, mais les appels par-dessus les clôtures, les cris de gosses qui jouent, les aboiements dans les cours et le beuglement des vaches dans l'étable sonnent toujours dans mes oreilles.

Qu'est-ce qui a le plus changé, en fait ? Pas du tout les rues, un peu les murs, et moi beaucoup.

Aubin Feret

L'histoire d'une vie

Elle se souviendra toujours de la première fois où elle t'a vu. Les yeux encore fermés, tu tenais dans la paume de sa main. Dès les premières secondes, elle s'était jurée de te protéger, de toujours être là pour toi. Toi, petite boule de poils, tu n'étais qu'un chat pour les autres mais un membre de la famille dans son foyer. À tes côtés, elle se sentait parent pour la première fois. Après tout, l'humain reste un mammifère. Des chiennes avaient bien élevé des chatons comme leurs progénitures. Elle pouvait bien te considérer comme son enfant.

Elle te voyait grandir, un jour après l'autre et elle t'aimait de plus en plus. Les premiers mois, elle tenait à surveiller chacune de tes sorties. Elle s'assurait que tu étais toujours à portée de vue dans le quartier. Les voisins étaient bienveillants. Ils te donnaient à manger lorsqu'ils te voyaient. Tu n'avais vraiment pas l'allure d'un chat errant. Tous les soirs, tu dormais sur le plaid posé sur la chaise en face de son lit. Tu commençais toujours par t'endormir dans ses bras, avant de rejoindre ta couche si douillette. Elle était si admirative du chat que tu devenais. Tu aimais jouer avec tes congénères et les humains qui venaient chez elle. Ils n'avaient tous d'yeux que pour toi. Elle te gâtait tant et plus de pâtées, de la meilleure qualité qu'il soit, et de jouets qu'elle ramenait du magasin.

Son amour pour toi s'intensifiait. Tu avais grandi et elle avait davantage confiance. Les balades dehors augmentaient et elle te laissait même sans surveillance. Tu connaissais le chemin de la maison par cœur. Tous les soirs, lorsqu'elle rentrait du travail, tu l'attendais au coin de la rue. Tu lui sautais presque dessus et vous terminiez les derniers mètres qui menaient à votre « chez vous », ensemble. Tu n'avais pas la capacité de lui dire « je t'aime » mais elle savait qu'elle comptait pour toi. Tu lui rendais cet amour en miaulements, caresses et léchouilles au visage. Tu la suivais lorsqu'elle allait au jardin. Tu l'aidais à gratter avec elle les pieds de tomates. Elle et toi, c'était pour toujours. Vous deviez avoir de longues années de bonheur devant vous.

Malheureusement, comme toute histoire, elle connut sa fin. Elle n'oubliera jamais ce dernier matin où elle t'a vu. Il bruinaît. Tu détestais la pluie, mais tu avais quand même demandé à sortir. Alors elle t'avait ouvert la porte. Tu hésitais à mettre le nez dehors, mais elle avait quand même refermé derrière toi. Après tout, lorsqu'il pleuvait, tu rentrais toujours sèche. Tu devais bien avoir une cachette quelque part. Elle était pressée et elle n'avait pas le temps d'attendre que tu miaules à la fenêtre pour t'ouvrir. Elle est donc partie, confiante.

Quel malheur s'était produit pendant son absence. À son retour, tu gisais, inerte, dans une mare de sang. Elle cria de toutes ses forces et tomba par terre à tes côtés. Elle n'avait jamais connu de chagrin si violent. Elle avait envie de tout casser, de faire justice. Mais rien de tout ce qu'elle aurait pu faire ne t'aurait ramenée à la vie.

Malgré sa douleur, elle te fit ses adieux. Elle savait que plus jamais, elle n'entendrait tes miaulements. Plus jamais, elle ne sentirait ton pelage sous mes mains. Plus jamais, son regard ne croiserait tes yeux jaunes. Mais à jamais, tu resterais dans son cœur.

Raimon